

Daniel ROY.

André Gide et l'inquiétude.

I.

Ce qu'aura été le rôle d'André Gide dans notre mouvement littéraire, les critiques pourront peut-être le dire exactement dans une cinquantaine d'années. Le véritable Gide, visage complètement dessiné et tel qu'en lui-même enfin l'éternité l'aura changé, suivant la splendide expression de Mallarmé, nous ne le connaissons sans doute pas. Il n'est pas sûr que, même immobilisés dans la mort, ses désirs se laissent atteindre. Et en cet instant où nous écrivons, quelle tâche malaisée serait la nôtre si nous nous proposons un tel dessein ! Autant vaudrait tenter de serrer le mercure aux mille gouttes, qui fuit entre les doigts !

Ce n'est point à cette tâche que nous prétendons nous consacrer : elle serait trop vaine. Il importe peu que l'on cherche à limiter André Gide et à l'emprisonner de définitions. La chose est presque impossible. On peut noter les qualités et les défauts d'une œuvre qui, par sa multiplicité, peut à la fois charmer et déplaire, mais trouver un mot qui la caractérise tout entière... non, il faut y renoncer.

Pourtant nous pouvons espérer déjà que notre vision soit assez claire pour distinguer les éléments de son action, du moins de son action sur nous. C'est ce que nous nous proposons de faire ici. Une sympathie que nous souhaitons lucide nous guidera. Il n'est point de bon travail que l'on puisse exécuter sans goût.

Ceux qui craignent les influences et s'y dérobent, font le tacite aveu de la pauvreté de leur âme. Rien de bien neuf en eux à découvrir puisqu'ils ne veulent prêter la main à rien de ce qui peut guider leur découverte.

Ces deux phrases, dont la première est devenue presque

célèbre, ont été prononcées par Gide : elles précisent d'une façon fort exacte le sens de son action présente et future. N'a-t-il pas surtout aidé chacun de nous à réaliser, personnellement, au secret de son âme, des découvertes ?

Qu'il fasse l'apologie de l'influence, il y a de quoi surprendre quelques esprits qui ont accoutumé de mettre au-dessus de tout le culte de la personnalité. Ce dogme de l'originalité à tout prix, nécessité commerciale des lettres contemporaines, repose sur une idée fausse, celle que les écrivains de génie sont tous originaux. Gide fait remarquer qu'un grand homme est toujours banal, c'est-à-dire qu'il appuie son œuvre sur des éléments connus de tous, mais auxquels son génie donne un équilibre qui paraît d'abord extraordinaire et une figure entièrement renouvelée.

L'originalité n'est donc pas une chose fragile, minuscule, un métal précieux dont la plus petite part vaut un trésor, mais une sorte de carrière inépuisable où le maître nouveau fore de multiples galeries. Et comme ces originalités nous paraissent vaines qui ne sont que des bizarreries !

Ce n'est donc pas dans le silence et l'immobilité que pourra se développer la personnalité de l'écrivain, mais dans une lutte constante contre une multitude d'ennemis. Car pour l'homme qui se cherche, tout est ennemi, tout demande le combat : sa famille, ses amis, ses amours, ses auteurs. Quiconque perd l'occasion, quotidiennement offerte, de la lutte sans cesse nouvelle, perd aussi le goût des développements spirituels. Et ce goût, une fois perdu, ne se retrouve jamais.

Qu'on vienne ensuite nous parler de dilettantisme ! Certes les dilettantes valent mieux que les ignorants, mais ils ne sont jamais que des disciples. Où sont les maîtres ? Qu'on vienne encore nous parler de prudence, ou d'amitié, ou même de justice ! Il faut avoir été imprudent, il faut avoir été injuste, il faut avoir rompu avec bien des amitiés pour se créer complètement, et s'engager sur la voie des découvertes. Que ces jeunes hommes méritent de dédain qui entrent dans la vie avec leur chère petite prudence ! Où sont les luttes héroïques ?

Nous voulons ici en faire l'aveu. Nous avons haï passionnément André Gide, à l'âge où d'autres croient l'aimer. Mais

déjà nous connaissions par cœur de nombreux passages de ses livres que nous eussions voulu désapprendre. Nous redoutions son influence. Nous sentions combien fait courir de périls son style enveloppant qui endort la méfiance et fait tenir pour vrais les plus habiles paradoxes. Mais subir son influence ou la craindre, c'est affirmer, nous l'avons compris depuis, que le sens profond de son œuvre a échappé. La leçon de Gide est plus subtile. Nous croyons l'avoir mieux comprise, quand, ayant été converti à lui par de nouvelles lectures et une réflexion plus passionnée, nous prenions quelque goût à la retrouver en nos propres lignes, et à imiter ce style qui nous avait paru si périlleux — et justement parce qu'il était périlleux. Nous n'étions pas seul à agir ainsi. Il y a, aujourd'hui, dans les lettres, tant de Nathanael et tant de Lafcadio ! Ah, Gide doit en être singulièrement las ! Nous espérons maintenant, plus humblement, entrevoir le sens de cette phrase, énigmatique, lourde de cruelle moquerie : *Nathanael, jette mon livre....*

Ce que Gide a été pour nous, il l'aura pu être et le sera encore pour beaucoup d'autres. Ce n'est pas un très grand écrivain, en ce sens qu'il ne pénétrera jamais jusqu'au cœur de la foule, comme on dit que Victor Hugo est un très grand poète. Chacun sait ce que parler veut dire. Mais il aura marqué profondément son époque, la nôtre. M. Bernard Fay a raison de terminer l'étude qu'il lui a consacrée dans son *Panorama de la littérature française* en affirmant que « *cette génération est liée à lui plus qu'à tout autre.* » Dans quelle mesure cela est-il exact ? Quelle force ont ces liens ? Peu importe. Le temps répondra pour nous. Qu'il nous suffise d'examiner ici le remède qu'il apporte à notre inquiétude. Et si ce remède ne fait qu'aggraver un état déjà malade, tant mieux ! Il est des maux dont la guérison serait une catastrophe....

Nous sommes à un moment où il est bon de prendre une conscience aussi parfaite que possible des éléments d'influence qui agissent sur nous. Or, ennemi ou ami, chacun doit compter avec André Gide. Pierre de touche, il aura amené chacun à examiner ce qu'il aura laissé en lui. Et sur ses adversaires mêmes, il aura agi par ce qu'il appelle « l'influence par réaction ».

Qu'on s'en prenne à lui, peu importe. Il sait bien qu'il a

pour lui — même s'il devait quelque jour en recevoir des attaques — cette génération nouvelle arrivée à l'âge d'homme au moment où finissait la guerre de '14, et qui tournée vers la spéculation psychologique plus que vers les faits (malgré les apparences), n'utilisant les données réelles que pour les créer à nouveau et les mettre au service de ses pensées, se concentre, réfléchit, et porte en elle, si elle ne la fait point jaillir cependant au dehors, la flamme des grands enthousiasmes. Laissons les sots en rire. Quoi qu'on puisse dire contre elle, demain, elle aura pris sa place dans la vie contemporaine, — avant de disparaître à son tour.

J'écris, a avoué André Gide, pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans, mais plus libre, plus hardi, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante. Mais quelle sera sa question?»

Nous croyons, quant à nous, qu'il importe peu de savoir le sens de cette interrogation et que Gide nous a enseigné, précisément, à nous satisfaire de la question même, et non de la réponse.

* * *

Homme d'une époque, plutôt que d'un pays, — il l'a dit lui-même — André Gide a pénétré profondément le sens de notre inquiétude. D'avoir devancé son temps il aura eu le périlleux bonheur ; car à l'instant où se desséchaient et s'immobilisaient les esprits, au moment où le matérialisme refusait de laisser à l'âme la part nécessaire et de rien transcender, il aura su offrir aux générations futures le spectacle d'un homme qui a gardé toute sa vie l'espoir, et mis le désespoir à la fin. Il peut mourir *complètement désespéré*, parmi tant de soifs étanchées, il est impossible qu'il ne s'en trouve pas une qui soit celle de Dieu. Il aura eu beaucoup plus de chances d'avoir découvert la source éternelle que ceux qui, n'ayant jamais eu soif, n'ont jamais bu.

C'est donc là le premier sens de son inquiétude : une réaction contre l'immobilité. Sa sortie *Paludes* ne démontre rien d'autre : « *Tityre n'est pas mécontent de sa vie ; il trouve du plaisir à contempler les marécages ; un changement de temps les varie ; — mais regardez-vous donc ! regardez votre histoire ! est-*

elle peu variée On ne sort pas parce que l'on se croit déjà dehors. Si l'on se savait enfermé, on aurait du moins l'envie de sortir.. Et être aveugle pour se croire heureux...» Tout ce qui emprisonne, tout ce qui limite les élans, devra donc être détruit, ou écarté. Toute stabilité est une stagnation. *Je ne me sens vivre qu'en marchant...* Et tout arrêt risque de nous fixer au sol. *Que ta vision soit à chaque instant nouvelle. Le sage est celui qui s'étonne de tout.* Ainsi de perpétuels désirs se succèdent en son âme ; chaque pas n'est qu'un rapprochement, mais aucun n'arrive au but. Une vie dense, toujours insatisfaisante et pour laquelle se multiplient les désirs, tel est le rêve qu'a réalisé Gide.

Car toute attente est une inquiétude qui s'ignore. Inquiétude que le réel soit inférieur à l'imaginaire, que le futur, en arrivant au présent, s'amoindrisse ; inquiétude que la soif évanouie ne laisse un arrière-goût fade, comme il arrive quand, goulûment, on a trop bu d'une eau que l'on aurait d'abord cru insuffisante pour calmer l'ardente soif ; inquiétude encore qu'un désir comblé éloigne les autres désirs, insatisfaits ; inquiétude enfin de ne pas savoir, pendant la vie si brève de l'homme, jouir pleinement de tout ce qui témoigne de Dieu. En combien d'endroits de l'œuvre de Gide, nous les trouvons ces inquiétudes ! *Les Nourritures terrestres* leur sont entièrement consacrées. Ménalque, de leur poursuite, a fait la plus chère occupation de sa vie : *«Je vivais, dans la perpétuelle attente, délicieuse, de n'importe quel avenir. Je m'appris, comme des questions devant les attendantes réponses, à ce que la soif d'en jouir, née devant chaque volupté en précédât d'aussitôt la jouissance. Mon bonheur venait de ce que chaque source me révélait une soif et que, dans le désert sans eau, où la soif est inapaisable, j'y préférerais encore la ferveur de ma fièvre sous l'exaltation du soleil... Chaque jour, d'heure en heure, je ne cherchais plus rien qu'une pénétration toujours plus simple de la nature. Je possédais le don précieux de n'être pas trop entravé par moi-même.... Palingénésies merveilleuses ! Je savourais souvent, dans mes courses du matin, le sentiment d'un nouvel être, la tendresse de ma perception. . . «Don du poète, m'écriais-je, tu es le don de perpétuelle rencontre» . . et j'accueillais de toutes parts.....»*

Postulation instantanée et multiple de cette âme inquiète vers tout, postulation qui ne peut se satisfaire que par fragment et non pas tout entière à la fois, et par cela même se limite, Gide la porte en lui depuis sa jeunesse et ne semble pas près d'y renoncer. Comme ces cristaux qui augmentent de volume quand on les plonge dans la solution qui leur correspond, il agrandit perpétuellement son âme. Mais ce qu'il y a de plus remarquable est qu'il n'a pas un seul bain où se réalise cette augmentation de volume, mais plusieurs, mais tous.

Remarquons-le pour les paysages dont il nous parle. Ils sont divers, dissemblables ; mais à chacun des personnages par lesquels Gide a manifesté une partie de ses désirs, correspond un cadre exact. Et s'il ne peut faire que son corps jouisse simultanément des neiges jurassiennes et des sables brûlants de Biskra, du moins peut-il, dans son esprit, en réaliser la synthèse, double postulation vers des buts opposés. Gide est l'homme qui nous a appris à goûter en même temps le midi éclatant et lourd de *El Hadj* dans la chaleur duquel s'exaspèrent les luttes de conscience du faux prophète et la clarté paisible, très « vieille France », sous laquelle se passe le drame sans heurts, tout en profondeur, de *La porte étroite*.

Ainsi l'âme du héros, et derrière elle celle de l'auteur, peut-être aussi celle du lecteur, s'identifie, matériellement, avec certains spectacles, au point de n'être plus qu'une contemplation. Que l'exaltation de la lumière puisse suffire à créer, dans la sensibilité d'un homme une source de joie, sans doute Gide n'est pas le seul, ni même le premier à s'en être rendu compte ; mais au moins nous a-t-il fait sentir que, dans tous les domaines, le même goût pouvait être nôtre, et que notre âme acceptait volontiers d'être agrandie.

Joies de la chair et joies des sens... par lesquelles se multiplient les désirs, elles ne sont que l'image exquise, mais grossière, de joies plus secrètes, plus profondes, que Gide aussi a enseignées. Ces désirs matériels sont forcément limités. La terre est vaste, mais nos facultés émotives le sont moins ; serions-nous même capables de goûter complètement les joies de la terre entière que nous ne serions point satisfaits. Car la certitude des bornes est une prison hors de laquelle on ne peut s'évader.

L'âme, au contraire, est sans frontières, sans limites. On y peut aller toujours plus loin.

Car cette postulation d'André Gide vers toutes les sensations, nous la retrouvons au plus profond de lui, et elle le guide vers toutes les découvertes psychologiques. Ses idées philosophiques, nous le verrons plus loin, sont simples et peuvent se réduire à une notion unique. Mais, incomparable artiste, il a su dire de façon parfaite ce que d'autres auraient pu penser, s'ils s'étaient, d'abord, considérés comme *irremplaçables*. Toute sa vie, Gide a voulu creuser son âme pour y découvrir du nouveau, peut-être même pour n'y rien découvrir que des abîmes. Le moi, tel que le conçoit le commun des hommes, est si limité que l'intelligence s'y sent à l'étroit. L'approfondissement que les écrivains lui font subir est le signe qu'il était auparavant trop superficiel. Il gêne ces postulations multiples dont nous parlions plus haut, car si les Chrétiens tiennent pour vraies les paroles du Psalmiste : « Je sens deux hommes en moi », ils ne leur accordent pas un sens immédiat, mais plutôt une valeur figurative, presque imaginaire. Il faudrait, pour les commenter exactement, être Manichéen plutôt que chrétien. Car admettre l'égalité entre ces « deux hommes » n'est-ce pas accorder l'équivalence à Ormuzd et Ahriman, au Christ et à Satan, — ce qui est précisément l'hérésie de Manès ou celle des Albigeois ? C'est d'ailleurs Satan que l'on trouve dans cette phrase des *Journaux intimes* de Baudelaire : « *Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan* » aussi bien que dans quelques citations que nous pourrions faire des *Possédés* ou de *Crime et Châtiment* de Dostoïevski.

Or les tendances actuelles des consciences lucides sont précisément de découvrir non pas deux, mais dix ou cent hommes en soi, chacune de ces personnalités apparaissant suivant les événements, périlleuse ou excellente, cruelle ou douce, admirable ou monstrueuse. Quand André Gide écrit dans *les Caves du Vatican* : « *Je m'évade de moi.. ô vertigineuse aventure ! O périlleuse volupté !* » et dans *le Traité du Narcisse* : « *Ne pas savoir où l'on s'arrête, ne pas savoir jusqu'où l'on va...* » il manifeste ce désir d'approfondissement qui l'a conduit à étudier, dans les domaines les plus divers, les hérésies, les névroses, les erreurs, les crimes.

—
—
—
—

Tout ce qui peut révéler à l'homme un aspect nouveau de sa personnalité sera bien accueilli. Nous retrouvons toujours la célèbre pensée de Baudelaire : aller au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau. On en a la preuve dans les lignes nombreuses que Gide a écrites sur la folie. Dans son étude sur Dostoïevski, notamment, combien de remarques ne trouvons-nous pas sur le renouvellement que des personnages comme Muischkin et Kirillov apportent à la psychologie ! Il a affirmé que c'était dans la folie de Nietzsche qu'il voyait la preuve de son authentique grandeur, et que tous les grands précurseurs, tous les créateurs d'idées nouvelles, sont, dans une certaine mesure, les fils de la démente.

Il faudrait citer entièrement ces deux pages de *Paludes* (79 et 80 dans l'édition de la Nouvelle Revue Française) où le héros devine que son anxiété est une folie, que les êtres raisonnables sont forcément limités, et que l'inquiétude dont il faut «s'éprendre» permet seule de ne pas s'immobiliser dans le moule étroit d'une attitude. Dans ce sens on peut dire que l'inquiétude est une prudence.

* * *

En écrivant cette dernière phrase, nous faisons allusion à un article, au demeurant peu connu, qu'a publié sur *Incidences*, M. Pierre Naville, dans une revue d'avant-garde qui porte le nom de *l'Œuf dur* ¹⁾. Les attaques de M. Henri Béraud contre André Gide sont vaines, car condamner un écrivain au nom d'un dogme aussi simpliste que celui-ci : «Il m'ennuie», est

¹⁾ Citons ici cet article :

«Il est inutile de parler d'André Gide sur un ton agressif, plus encore sur un ton déférent. Les hommes qui se tressent des couronnes de laurier dès l'enfance, on tourne autour avec curiosité peut-être, avec dégoût souvent, avec sympathie jamais. La prudence est mère de la sûreté, paraît-il. Je crois que la sagesse des Nations a toujours touché l'auteur de cet autre Blé qui lève, Si le grain ne meurt. Car cette légendaire inquiétude qui excite tant de monde, n'a jamais été pour lui que la face intéressante d'une inlassable prudence. André Gide est un défenseur. Si je l'ai vu attaquer quelques-uns de ses aînés, c'était pour défendre pauvrement ses petites idées. Son indignation ne dépasse pas le champ de son intérêt. Maurice Barrès... malgré son apparent dogmatisme eut plus de mépris pour la défense des idées. Son

ridicule autant qu'attristant. Les critiques de M. Henri Massis, dans *Jugements*, pour si subtiles qu'elles soient, ne portent que contre l'attitude éthique et religieuse de Gide : ce serait faire la part trop belle au démon que de lui accorder la paternité de toute son œuvre. Les griefs de M. Naville, au contraire, portent sur l'attitude générale de l'écrivain et tiennent compte de toute son évolution. Même en les considérant comme injustes, on peut reconnaître qu'ils ne manquent ni de finesse ni d'apparente exactitude. « Cette légendaire inquiétude... n'a jamais été pour lui que la face intéressante d'une inlassable prudence.... Ce n'est pas impunément que l'on part sur la route avec une espérance de retour ! » Gide lui-même, homme « d'extrême milieu », ne semble-t-il pas, par ses hésitations, ses ambiguïtés, ses tergiversations, justifier ces critiques ? Mais en réalité, ce qui les justifie, ce n'est pas son œuvre, mais bien le sens que lui ont donné quelques jeunes hommes, plus pressés d'interpréter que de comprendre.

Qu'il soit parti sur une route longue, sans connaître où elle aboutissait, et souhaitant seulement de multiplier les buts, d'agrandir ses désirs, c'est ce qu'André Gide nous affirme et ce dont nous ne pouvons douter. Chacun de ses livres est alors

jeune rival, désireux de le supplanter auprès des générations croissantes, nonobstant un certain papillotement de sa pensée, menace d'atteindre à ce poste de directeur spirituel à quoi seule la défense des idées peut permettre de prétendre. Gide est le champion de quelque chose, n'oubliez pas, il y a le CLASSICISME. A d'autres, les discussions sur ce sujet saugrenu. Je dis seulement que ce n'est pas impunément que l'on part sur la route avec une espérance de retour ! Cet être insaisissable revient de lui même à son premier pas. Et il n'était pas bien loin. Chez Gide les vertus domestiques sont les véritables, les Mille et une nuits ne sont même pas un rêve. La partie est gagnée pour la littérature, perdue pour l'homme. Il représente maintenant un spectre pour jeunes littérateurs désireux de voies prudentes et de tournées, de ceux qui écrivent des articles pour continuer le mouvement littéraire. Voilà assez pour caractériser MM. Marcel A.... et Jacques R... qui dissertent si piteusement sur le mal du siècle. Et d'autres ! Autrement dit, et grâce à des Messieurs Gide, tout recommence : ceux qui virent certains êtres tenter de sauver l'esprit, recommencent leur petit commerce. Elle se reconnaîtra, toute cette canaille intellectuelle qui croit le malaise passé, cette carcasse qui rendosse avec joie ces vêtements d'hier.... »

Nous n'avons ici ni à nous solidariser, ni à nous désolidariser de cette opinion. Par la discussion qu'elle entraîne, elle projette sur l'œuvre de Gide une lumière trop violente pour que nous refusions de nous en laisser éclairer.

un pas en avant, et à tel dessein la réalisation matérielle du livre est une entrave, ce qu'il a bien senti quand, à plusieurs reprises, il a exprimé son mépris pour l'œuvre imprimée. *Nathanael! quand aurons-nous brûlé tous les livres?... Il ne me suffit pas de lire que les sables des plages sont doux, je veux que mes pieds nus le sentent.* Or chaque sensation nous est toujours nouvelle. Le même marbre que nous touchons deux fois à une semaine d'intervalle, ne donne pas à notre paume la même caresse, car la sensation dépend de nous, plus que de l'objet, et en huit jours nous avons changé. Dans le culte de la sensation il n'y a donc point d'espérance de retour. Revoir, après quelques années, un paysage aimé, c'est vouloir mesurer la profondeur du fossé qui sépare le passé du présent, car, ou bien le spectacle en déçoit, l'imagination ayant gardé un souvenir plus beau que la réalité, ou bien la mémoire complaisante vient à la rescousse et ce n'est plus alors le panorama que nous admirons, mais les traces que nous y avons laissées de nous. Michel, dans *l'Immoraliste*, refaisant deux fois le même périple, Sicile, Tunisie, désert... pénètre le sens cruel des deux mots romantiques *Never more*, mais c'est pour apprécier à sa haute valeur, sa liberté nouvelle, conquise.

Est-il, ~~besoin d'écrire, en ce cas?~~ nous dira-t-on. Citons ici cette pensée de Montaigne — le maître qui a eu sur André Gide la plus forte influence : « *Je ne fais nulle recette des biens que je n'ai pu employer à l'usage de ma vie. Quel que je sois, je le veux être ailleurs qu'en papier... J'ai mis tous mes efforts à former ma vie ; voilà mon métier et mon ouvrage ; je suis moins faiseur de livres que de nulle autre besogne.... Ceux que je vois faire de bons livres sous de méchantes chausses eussent premièrement fait leurs chausses s'ils m'en eussent cru.... Que je haïrais une telle recommandation d'être habile homme par écrit et être un homme de néant et un sot par ailleurs!* » Il sied de méditer ces quelques mots : « Quel que je sois, je le veux être ailleurs qu'en papier », c'est-à-dire : « Quoi que vaille ma personnalité, je la veux accomplir totalement, en pleine réalité, et non me contenter de la mettre en mes livres ». *Primo vivere*. Ainsi la littérature passe au deuxième plan, après la vie, ce qui est bien conforme à la pensée de Gide, mais elle durera pourtant, à la

fois comme un jeu (pour Montaigne) et comme une délivrance (pour Gide).

Le vrai péril est que des disciples, moins avertis que le Maître, tentent de renverser l'échelle et de mettre au sommet cette activité littéraire qui ne doit, raisonnablement, se trouver qu'en dessous. On peut le redouter en lisant les œuvres de tel ou tel écrivain en qui se marque son influence. La limite de la pensée première d'André Gide (et de celle de Montaigne) est évidemment le Dadaïsme et le Surréalisme. Il est vain de tenter comme d'aucuns l'ont fait, de désavouer au nom de Gide cette parenté. La ressemblance est trop évidente, et point n'est besoin de citer les pages qu'il écrivit sur ses enfants turbulents, cette «Reconnaissance à Dada» où apparaît une joie, hésitante, un peu timorée, mais réelle. Ce n'est pas seulement parce que les surréalistes font la part large à l'inconnu et à Dieu que Gide les peut aimer. C'est parce qu'en limitant de plus en plus le rôle de la littérature, en le subordonnant à toutes les autres activités humaines, en l'annihilant finalement, ils s'efforcent d'agrandir la vie. Dada est l'héritier des *Nourritures terrestres* et des *Caves du Vatican*. Mais l'influence de Gide se marque autrement, car certaines nuances de sa pensée, certaines tendances peuvent être interprétées de façon très «littéraire», en donnant à ce mot son sens le plus fâcheux, celui par lequel on exprime l'antinomie entre la littérature et la vie. La thèse de l'*acte gratuit* telle qu'elle est développée dans les *Caves du Vatican* est un facteur d'exaltation vivante si l'on est capable de la mettre en pratique, mais dans la réalité de la vie courante l'exaltation est purement littéraire, donc inutile, voire dangereuse. C'est ce que reproche M. Pierre Naville à quelques-uns des disciples de Gide. Dans cet ordre d'idée, le meilleur disciple est véritablement M. André Malraux, à cause de ses *actes*. En jouant sa vie, il n'a pas fait de littérature.

Toutes les grandes doctrines littéraires, — surtout si elles s'appuient sur des bases morales — sont dangereuses. Comme la belladonne et la strychnine, dont quelques gouttes sont bien-faisantes mais qui sont mortelles à plus forte dose, elles peuvent exalter la personnalité du lecteur ou l'étouffer. Ainsi le Barrèsisme, et précisément le culte du Moi, dont l'ampleur dépasse

beaucoup des disciples de Barrès, et qui risque de crisper les individus médiocres dans une stérile contemplation de leur égoïsme. Que l'on n'accuse pas Gide d'un état de choses dont il n'est en rien responsable. Pour lui le chemin du retour fut toujours en avant, jamais en arrière : qu'importe que d'autres se soient trompés de chemin en croyant le suivre?

Car c'est en allant de plus en plus loin qu'il a marqué réellement sa prudence. L'inquiétude est bien une prudence, ô M. Naville, car en interdisant le choix, elle laisse possibles toutes les espérances et n'écarte aucun désir avant de l'avoir satisfait. «*Pensez-vous qu'il y ait rien, sur cette terre, qui ne puisse être mis en doute?*» demande un des personnages des *Faux-Monnayeurs*. Encore faut-il savoir douter. Il n'est aucun acte que, une fois, l'on ne puisse regretter, avec les meilleures raisons. En retrouvant ici ce désir de postulations multiples qui est celui de Gide, et que nous avons déjà noté, nous découvrons aussi la condamnation du choix. «*Tout choix est effrayant, quand on y songe...*» trouve-t-on dans *Les nourritures terrestres*, et plus loin : «*La nécessité de l'option me fut toujours intolérable ; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'étais pas.... Je ne faisais jamais que ceci ou cela, Si je faisais ceci, cela m'en devenait aussitôt regrettable, et je restais souvent sans plus oser rien faire, éperdûment, et comme les bras ouverts, de peur, si je les refermais pour la prise, de n'avoir saisi qu'une chose.*»

On voit bien le défaut de la cuirasse : à dire vrai, André Gide ne cherche même point à le cacher. Le doute perpétuel est une doctrine qui use les forces et ne crée rien. A quoi bon?... Ce qui revient à dire que pour écrire ou agir, il ne faut pas douter, il ne faut pas être trop intelligent. Pour faire un choix il ne faut pas être atteint de ce travers d'esprit qui consiste à offrir des armes à son adversaire, par amour de la discussion. Pour exprimer ceci, il faut renoncer à cela. Ecartons tout nihilisme intellectuel et refusons de nous demander si le dessein vaut l'abandon, et si nous ne perdons pas au change. A cette question il n'y a que les Dadaïstes et les fidèles d'une religion qui puissent répondre.

Il n'en reste pas moins que cette autre question est inéluc-

table : au nom de quel critérium ferons-nous ce choix? Question que Gide a éludée jusqu'aujourd'hui, mais qui s'est, à plusieurs reprises, imposée à lui. Sa réponse a transparu dans son œuvre mais il ne l'a pas encore prononcée. Il se réserve. Il attend sinon l'instant propice, mais du moins celui où la part de sa volonté dans cet aveu sera si réduite, qu'il n'en sera plus responsable. Déjà les *Faux-Monnayeurs*... Mais il est encore trop tôt pour se prononcer.

Il a parfaitement compris qu'une inquiétude est vaine qui se satisfait elle-même et qui n'est que la mise en question, incessante, de toutes les positions de l'âme, sans qu'aucune solution intervienne jamais. Mais il en est d'autres plus subtiles et plus indiscutables. Quand Gide écrit : *Nathanael, jette mon livre...*, il indique par là à ses disciples qu'il ne faut pas se satisfaire de cette pénétrante angoisse que donne le spectacle du monde, mais qu'il faut aller plus loin. *J'aime mieux forger mon âme que la meubler*, dit encore Montaigne. Mais pour forger, il faut une enclume, un marteau et du fer. André Gide possède le feu, le marteau et l'enclume. Il ne lui reste qu'à désirer pour réussir, il ne lui reste qu'à désigner précisément l'objet qu'il se propose d'obtenir.

DANIEL ROPS.



F. v. d. B.

à paraître,
la 2^e partie de
l'article